

Notre petite sœur
Dix mille fleurs minuscules

Anne-Christine Loranger

Number 304, October 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83858ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loranger, A.-C. (2016). Review of [Notre petite sœur : dix mille fleurs minuscules]. *Séquences : la revue de cinéma*, (304), 22–23.

Notre petite sœur

Dix mille fleurs minuscules

Un film où chaque moment est saisi avec la précision d'un maître d'aïkido. Un film où la caméra capte les visages avec la tendresse d'un ange. Un film où la vie déboule à torrent. Un film où il ne se passe rien et où on ne s'ennuie pas une seconde. Un miracle.

ANNE-CHRISTINE LORANGER

L'une des immenses qualités du cinéma d'Hirokazu Kore-Eda est de capter la grâce, la spontanéité, la fraîcheur de minuscules moments de vie. De quoi la vie est-elle faite, sinon de moments? Capter l'instant le plus heureux d'une vie fut d'ailleurs le sujet de son film **After Life** (1998), où un groupe de jeunes gens aident les défunts à trouver l'instant de bonheur qu'ils souhaitent vivre éternellement. À remarquer que ceux qui accueillent les âmes décédées dans « l'entre-vie » sont des personnes qui n'ont pu faire de choix sur le moment de bonheur qu'ils cherchent à revivre pour l'éternité. Incapables de choisir, il leur est impossible d'avancer. Le thème du choix est central chez Kore-Eda, lié à celui, viscéral pour lui, de la famille. Héritier d'Ozu dont il fait revivre les atmosphères et complexes relations familiales, Kore-Eda brosse des portraits de familles complexes, où gravitent la mort et l'abandon et où tous sont forcés de faire des choix. Qui sommes-nous, qui sont nos parents et à quelle famille choisissons-nous d'appartenir, sont les questions fondamentales que pose Kore-Eda, et qu'il explore dans tous les sens. Qui est mon fils?, se demande le personnage de Ryota dans **Like Father, Like Son** (2013), lequel vient d'apprendre que son enfant de six ans a été échangé à la naissance contre un autre bébé par une infirmière malveillante. Entre le lien du sang et celui de la relation affective, lequel sera le plus fort? Dans **Nobody Knows**, le personnage du jeune Akira, douze ans, est

forcé de se charger de ses trois demi-frères et sœurs alors que leur mère part pour des mois, éventuellement pour toujours. En bon chef de famille, c'est lui qui organisera les entrées d'argent, l'achat de nourriture, voire l'enterrement de sa petite sœur, morte d'un accident.

C'est merveille d'observer ces jeunes filles spécialement vêtues de jolis kimonos d'été, créer un mini feu d'artifice dans le jardin, sous le vieux prunier hérité des grands-parents.

Our Little Sister (1998) reprend les thèmes de l'abandon parental et de la mort, mais de façon plus légère. Abandonnées par leur père, qui se remariera deux fois, puis par leur mère, les sœurs Sashi, Yoshino et Chika ont été élevées dans une vieille maison de la ville côtière de Kamakura par leurs grands-parents, désormais décédés. En l'absence d'adultes, Sashi devient le chef de la famille. Un jour, elles reçoivent la nouvelle du décès de leur père, qu'elles n'ont pas vu depuis quinze ans. Elles apprennent alors que celui-ci a eu une autre fille, dont la mère est morte. Lors de l'enterrement, elles rencontrent leur sœur, une lumineuse jeune fille de quatorze ans nommée Suzu. Elle ne s'entend pas bien avec sa belle-mère et le fils de cette dernière. Sashi, maternelle de nature et par habitude puisqu'elle a élevé ses sœurs, lui propose de venir demeurer avec elles. C'est le début d'une douce aventure de tendresse et de complicité entre les quatre filles, entre celles qui ont été abandonnées par leur père et celle qui l'a connu et soigné jusqu'à sa mort.





L'art de Kore-Eda est de tracer la trajectoire de ses personnages avec des lignes si fines qu'elles se fondent dans le paysage de ces moments minuscules dont la vie est faite. Si ces sœurs de Tchekhov façon japonaise n'en ont pas l'aigreur, elles sont tout de même pétries de ces conflits qui font que l'humain est humain. Sashi, l'aînée, qui en veut encore à son père de les avoir laissées pour une autre femme, fréquente un homme marié. Yoshino, l'employée de banque, se saoule volontiers et est abandonnée par un amoureux après l'autre. Chika, la fofolle, grande clown maladroite au cœur tendre qui travaille dans un magasin de sport, a la relation la plus stable, avec un homme tout aussi clownesque qu'elle.

Au fil des saisons et traditions, entre cerisiers en fleurs et préparation d'alcool de prune, les filles apprennent à se connaître, à recréer un lien avec le père que seule Suzu a connu dans ses dernières années, mais aussi avec la mère des trois aînées, qui referra surface. Sashi devra affronter ses résistances vis-à-vis de celle qui l'a laissé tomber, de même que la mère, qui devra confronter Suzu, la fille de celle qui lui a pris son mari. Suzu, l'orpheline, doit elle aussi trouver sa place dans une vie où elle a surtout connu l'abandon. Toutes quatre se voient confrontées à des relations différentes, souvent douloureuses ou frustrantes, avec le monde des hommes. Monde qui n'apporte pas que des souffrances, en témoigne cette randonnée de Suzu sur le vélo de son copain sous un dôme de cerisiers en fleurs. Le visage de la jeune fille en extase dans le soleil est un moment de beauté pure que Kore-Eda nous laisse savourer jusqu'à la lie. L'utilisation du 35

mm en gros plan capte superbement les jeux de lumière sur la peau de la jeune femme et le nuage vaporeux des cerisiers dans le soleil. Le réalisateur filme très souvent ses actrices en gros plan, dans des éclairages qui les nimbent de douceur.

Kore-Eda recrée les atmosphères de vieilles maisons traditionnelles et de tables basses au bord de la véranda, chères à Ozu, mais aussi la force des personnages féminins de Yoji Yamada, autre monument du cinéma japonais. On retrouve chez Sashi la force du magnifique personnage de la mère de **Kabei-Our Mother** (2008) et les moments de complicité entre femmes autour de la table. On mange beaucoup dans les films de Kore-Eda et **Our Little Sister** n'en fait pas faute. Entre les recettes de vin de prune, les tartines de poisson blanc, le maquereau frit du resto du coin et le bœuf au curry de sa sœur Chika, Suzu découvre avec nous la cuisine locale et les rires échangés autour de la table. C'est merveille d'observer ces jeunes filles spécialement vêtues de jolis kimonos d'été, créer un mini feu d'artifice dans le jardin, sous le vieux prunier hérité des grands-parents. Le film de l'héritier d'Ozu donne faim, non seulement de nourriture mais de complicité. Les sœurs de Kore-Eda sont difficiles à laisser.

★★★★½

■ UMIMACHI DIARY / OUR LITTLE SISTER | **Origine:** Japon – **Année:** 2015 – **Durée:** 2 h 08 – **Réal.:** Hirokazu Kore-Eda – **Scén.:** Hirokazu Kore-Eda d'après le manga d'Akimi Yoshida – **Images:** Mikiya Takimoto – **Mont.:** Hirokazu Kore-Eda – **Mus.:** Yōko Kanno – **Son:** Akihiko Okase, Yutaka Tsurumaki – **Dir. art.:** Mami Kagamoto – **Cost.:** Sachiko Itō – **Int.:** Haruka Ayase (Sachi Kōda), Masami Nagasawa (Yoshino Kōda), Kaho (Chika Kōda), Suzu Hirose (Suzu Asano), Ryō Kase (Yoshimi Sakashita) – **Prod.:** Takashi Ishihara, Kaoru Matsuzaki, Hijiri Taguchi – **Dist.:** Métropole